

Par l'auteur de PARANOÏA

# JOSEPH FINDER

## SECRETS ENFOUIS

ROMAN

**LE THRILLER  
ALBIN MICHEL  
DE L'ÉTÉ**

---

© Éditions Albin Michel, 2012  
*pour la traduction française*

ISBN : 978-2-226-27296-6

---

*À la mémoire de Jack McGeorge et Ken Kooist  
de généreux collaborateurs qui sont devenus des amis*

*À ma chère cousine Linda Gardner Segal  
trop tôt disparue*

---

# Première partie

Il y a des secrets qui ne veulent pas être dits. Des hommes meurent, la nuit dans leur lit, tordant les mains des spectres qui les confessent et les regardent pitoyablement dans les yeux – des hommes meurent avec le désespoir dans le cœur et des convulsions dans le gosier à cause de l'horreur des mystères qui ne veulent pas être révélés. Quelquefois, hélas, la conscience humaine supporte le fardeau d'une si lourde horreur qu'elle ne peut s'en décharger que dans le tombeau. Ainsi l'essence du crime reste inexplicée.

EDGAR ALLAN POE, *L'Homme des foules* (1841)

---

# 1.

Si ça ressemble à ça, une prison, je veux bien prendre la perpétuité.

C'est ce que pensait Alexa Marcus tout en faisant la queue avec Taylor Armstrong, sa meilleure amie, à l'entrée du bar le plus branché de Boston. Le Slammer avait pris ses quartiers dans un hôtel de luxe qui occupait les locaux d'un ancien centre de détention. Histoire de préserver l'ambiance carcérale, ils avaient gardé les barreaux aux fenêtres et la rotonde centrale bordée de coursives.

Alexa jeta un coup d'œil à la bande de garçons qui attendaient derrière elle, des étudiants du MIT qui en faisaient des tonnes pour se donner l'air cool : chemise flottant sur le pantalon, veste décontractée et cheveux tartinés de gel, le tout enveloppé d'un nuage toxique de déodorant Axe. Ils repartiraient en titubant vers deux heures du matin, dégoûillant sur le pont de Cambridge et traitant les pétasses toutes les filles du Slammer.

– J'adore ton smoky eye, observa Taylor en détaillant le maquillage d'Alexa. Ça te va super bien.

– Ça m'a pris une bonne heure, tu sais.

Avec ses faux cils, son eye-liner noir et son fard à paupières anthracite, elle avait tout l'air d'une tapineuse tabassée par son mac.

– Ah oui ? Moi, je fais ça en trente secondes. Mais bon, t'es trop sexy comme ça, tu fais plus du tout BCBG de banlieue.

– N'exagère pas, quand même, papa habite à Manchester.

Elle avait failli dire « J'habite à Manchester », mais elle ne se sentait plus chez elle dans la grande maison de son enfance, pas depuis que cette intrigante de Belinda – une ancienne hôtesse de l'air – avait mis le grappin sur son père. Cela faisait quatre ans qu'Alexa était partie, depuis qu'elle avait entamé sa scolarité à Exeter.

– D'accord, j'ai rien dit, s'excusa Taylor.

Mais Alexa n'était pas dupe. Il fallait toujours que Taylor souligne son statut de citadine – son père était sénateur et elle avait grandi dans le quartier de Louisburg Square – et qu'elle se croie plus cool et plus évoluée que les autres. Elle avait passé les trois dernières années en désintoxication à la Marston Lee Academy dans le Colorado, un austère « pensionnat thérapeutique » où son père l'avait envoyée pour remettre au vert.

Chaque fois qu'elle rentrait à Boston, Taylor étrennait un nouveau look « mauvaise fille ». L'année précédente, elle portait la frange et les cheveux noir corbeau, et ce soir elle était moulée dans des leggings d'un noir brillant, accompagnés de boots cloutés et d'un ample T-shirt gris qui laissait voir par transparence son soutien-gorge en dentelle noire. Plus sage, Alexa se contentait d'un jean skinny noir et d'une veste en cuir marron Tory Burch sur un T-shirt extra-large. Pas à la pointe de la mode comme Taylor, mais de là à la taxer de banlieusarde...

– Oh, non..., murmura-t-elle tandis que la file se rapprochait du physionomiste.

– Ne stresse pas comme ça, Lucia.

– Lucia ?

Ah, oui. C'était le prénom qui figurait sur sa fausse carte d'identité. Alexa n'avait que dix-sept ans et Taylor dix-huit, et vu qu'une loi stupide interdisait l'alcool aux moins de vingt et un ans, Taylor lui avait acheté la carte d'une fille plus âgée.

– Regarde le physio bien en face et détends-toi. Tu es parfaite.

Taylor avait raison, évidemment. Le physio ne demanda même pas à vérifier leurs papiers. Alexa suivit vers l'ascenseur, une de ces cabines à l'ancienne avec un cadran et une flèche pour indiquer l'étage. Les portes s'ouvrirent et une grille en accordéon coulissa. Taylor monta avec un groupe de gens, mais Alexa marqua une hésitation : elle avait horreur des ascenseurs. Juste avant que la grille se referme, elle recula en bredouillant :

– Je préfère prendre l'escalier.

Les deux filles se retrouvèrent au quatrième et réussirent à s'emparer de deux grands fauteuils rembourrés. Une serveuse s'approcha, si peu habillée qu'on voyait la fleur tatouée sous son bras. Elles commandèrent deux vodkas Ketel One.

– Regarde les nanas au bar ! s'écria Taylor.

Des mannequins vêtus de cuir noir, veste et mini-short, paradaient sur le bar comme si elles défilaient sur un podium. Un des jeunes du MIT fit une tentative de drague, mais Taylor l'envoya promener.

– Je te sonnerai si j'ai besoin d'un cours d'algèbre !

Alexa sentit que son amie l'observait.

– Quelque chose ne va pas ? Tu m'as l'air plutôt déprimée depuis qu'on est arrivées. Tu as besoin d'un nouveau traitement, c'est ça ?

– Non, c'est à cause de papa... Il est tellement bizarre.

– Ça, c'est pas une nouveauté.

– Peut-être, mais il est devenu complètement parano, tout d'un coup. Il a fait placer des caméras tout autour de la maison.

– Écoute, ton père est quand même le mec le plus riche de Boston, non ? Un des plus riches, en tout cas.

– Ça va, je sais, coupa Alexa. (Toute sa vie, elle avait dû jongler avec son statut de gamine friquée en minimisant sa fortune pour éviter de rendre les copains jaloux.) C'est vrai que mon père est un obsédé du contrôle, mais cette fois, c'est différent. On dirait qu'il redoute quelque chose.

– Qu'est-ce que je devrais dire, moi, avec un père sénateur ?

Taylor avait l'air mal à l'aise. Agacée, elle se tourna vers le bar pris d'assaut par la foule.

– Il me faut un autre verre. (Elle commanda à la serveuse un dirty Martini.) Et toi, tu veux quoi ?

– Rien, ça ira.

En réalité, Alexa détestait les alcools forts comme la vodka, et tout spécialement le gin. Qui pouvait avoir envie d'avaler une boisson qui avait un goût de térébenthine ?

Le portable d'Alexa lui signala un texto. Une amie qui l'invitait à une fête « démente » à Allston. Elle tapa un message pour décliner et s'exclama brusquement :

– Attends, j'ai un truc à te montrer !

Elle sélectionna l'application de son iPhone qu'elle venait de télécharger et plaça l'appareil devant sa bouche. Le son de sa voix était étrangement suraigu, un vrai Chipmunk :

– Salut ma belle ! Ça te dit de venir à la cité U et d'enlever tes vêtements pour résoudre quelques équations ?

– C'est quoi, ce délire ? gloussa Taylor en essayant d'attraper le téléphone. Alexa l'écarta pour

effacer l'écran et imita la voix sépulcrale de Gollum dans *Le Seigneur des anneaux*.

Le fou rire les prit, et Taylor demanda, les larmes aux yeux :

---

– On dirait que tu vas mieux, non ?

– Je peux me joindre à vous ?

Une voix d'homme. Alexa leva les yeux. Cette fois ce n'était pas un étudiant, aucun doute là-dessus. Un brun aux yeux noirs avec une barbe de trois jours, absolument canon. Chemise noire à fines rayures, taille mince, larges épaules.

Alexa ne put s'empêcher de piquer un fard. Elle sourit et consulta Taylor du regard.

– On se connaît ? fit celle-ci.

– Pas encore, répondit l'inconnu avec un sourire éblouissant. (Difficile de deviner son âge. Vingt-huit, trente ans, peut-être ?) Mes amis m'ont laissé tomber. Ils sont partis à une fête dans le South End, mais ça ne me disait rien.

Il parlait avec un soupçon d'accent espagnol.

– On n'a que deux sièges, fit remarquer Taylor.

Il alla chercher un fauteuil inoccupé à une table voisine et serra la main de Taylor, puis d'Alexa.

– Je m'appelle Lorenzo.

---

## 2.

Les toilettes du Slammer étaient pourvues de savons parfumés et de vraies serviettes pliées en quatre. Alexa se repassa du gloss sur les lèvres pendant que Taylor retouchait le maquillage de ses yeux.

– Tu as fait une touche, j’ai l’impression.

– Quoi ?

– Ne fais pas l’innocente, répliqua Taylor en appliquant son khôl.

– Tu lui donnes quel âge, toi ?

– Je sais pas trop, un peu plus de la trentaine ?

– Tant que ça ? J’aurais dit trente ans maximum. Tu crois qu’il sait qu’on est...

Deux filles entrèrent à ce moment-là, et Alexa préféra se taire.

– Vas-y, l’encouragea Taylor. C’est génial, je t’assure.

Quand elles eurent réussi à se frayer un passage dans la cohue, les oreilles écorchées par le vacarme des Black Eyed Peas, Alexa fut presque surprise que Lorenzo soit toujours là.

Il n’avait pas bougé et sirotait posément sa vodka, nonchalamment installé dans son fauteuil. Alexa s’étonna de trouver son verre à moitié vide – le Peartini que lui avait conseillé Lorenzo. *Je suis vraiment partie, là.*

Il lui adressa son sourire ravageur, et elle remarqua que ses yeux étaient d’un brun clair, de la couleur de l’œil-de-tigre. Quelques mois avant de disparaître, sa mère lui avait offert un collier d’œil-de-tigre, et même si elle ne se décidait pas à le porter, elle avait plaisir à admirer les pierres.

– Désolée, mais je dois filer, annonça Taylor.

– Taylor !

– Mon père m’attend, je suis obligée d’y aller.

Avec une lueur complice dans le regard, Taylor fit un signe de la main avant de se fondre dans la foule. Lorenzo prit sa place pour se rapprocher d’Alexa.

– Alors, Lucia, tu veux bien me parler un peu de toi ? Comment se fait-il que je ne t’aie jamais vu ici ?

L’espace d’un instant, elle ne se rappela plus qui était Lucia.

Cette fois, elle était soûle pour de bon. L’impression de flotter au-dessus des nuages, un sourire béat sur la figure, et Lorenzo qui lui parlait pendant qu’elle chantait avec Rihanna. La salle vacillait autour d’elle et, dans cette cacophonie de conversations absurdes et décousues, elle avait du mal à capter la voix de Lorenzo. La gorge sèche, elle tendit la main vers son San Pellegrino et renversa le verre. Elle se contenta de contempler les dégâts d’un air penaud, sidérée que le verre soit toujours intact,



Lorenzo répondit à son sourire idiot par un magnifique sourire, un éclat chaleureux et sexy dans ses yeux bruns. Il épongea le liquide avec sa serviette.

– Je ferais bien de rentrer, dit Alexa.

– Je te raccompagne, dans ce cas.

Il jeta sur la table quelques coupures de vingt dollars et lui prit la main pour qu'elle se lève, mais ses jambes refusaient de suivre. Il la soutint par la taille pour l'aider à se mettre debout.

– Mais j'ai ma voiture...

– Tu ne vas pas prendre le volant maintenant, je vais te reconduire. Tu récupéreras ta voiture demain.

– Mais...

– Ça ne me dérange pas. Viens, Lucia.

Il la guida fermement à travers la foule. Les gens la lorgnaient au passage, agressifs, les rires résonnaient dans sa tête et les lampes brillaient comme des arcs-en-ciel. Comme si elle avait plongé tête sous l'eau et regardait le ciel. Tout lui semblait loin, très loin.

La fraîcheur de la nuit caressait agréablement son visage. Le grondement de la circulation, les klaxons des voitures...

Elle était allongée sur la banquette arrière d'un véhicule inconnu, appuyée contre le cuir dur fendillé, froid contre sa joue. Il y flottait des relents de tabac et de bière. Quelques bouteilles vides jonchaient le plancher. Il s'agissait d'une Porsche, elle en était presque sûre, mais c'était un vieux modèle déglingué à l'intérieur crasseux. Vraiment pas le genre de voiture qu'elle imaginait pour Lorenzo. Elle voulut demander s'il avait besoin d'indications, mais elle n'arrivait pas à articuler. Prise de nausées, elle espéra qu'elle n'allait pas vomir dans la Porsche. Il n'aurait plus manqué que ça. Mais comment se faisait-il qu'il connaisse déjà le chemin ?

Elle entendit la portière s'ouvrir et claquer. Le moteur était coupé. Pourquoi s'arrêtait-il si vite ?

Quand elle ouvrit les yeux, il faisait sombre. Pas de réverbères, pas de circulation non plus. Son cerveau engourdi enregistra un lointain signal d'alarme. Qu'est-ce qu'il fabriquait ? Il comptait l'abandonner là, ou quoi ?

Quelqu'un se dirigeait vers la Porsche, mais on ne distinguait pas son visage dans l'obscurité. Une silhouette mince et musclée, elle n'en voyait pas davantage.

Dès que la portière s'ouvrit, la lumière du plafonnier éclaira les traits de l'individu. Le crâne rasé, des yeux bleus au regard perçant, une mâchoire anguleuse et une ombre de barbe. Séduisant, jusqu'à ce qu'un sourire découvre des dents brunies de rongeur.

– Viens avec moi, s'il te plaît, lui dit l'inconnu.

Elle se réveilla à l'arrière d'un SUV neuf, un Escalade ou un Navigator.

Il faisait chaud là-dedans, presque trop, et ça empestait le désodorisant de mauvaise qualité.

Elle regarda la nuque du conducteur. Ses cheveux bruns étaient rasés. Sur son cou, un drôle de tatouage dépassait de sous le pull. Des yeux pleins de colère, pensa-t-elle spontanément. Un oiseau peut-être ?

– Où est passé Lorenzo ? demanda-t-elle, sans être bien sûre de se faire entendre.

– Allonge-toi et fais un somme, Alexa, répondit l'homme.

Lui aussi avait un accent étranger, mais plus dur, plus guttural.

L'idée ne lui déplaisait pas. Elle sentit le sommeil la gagner, mais son cœur s'emballa brusquement comme si son corps avait devancé son esprit : l'homme connaissait son vrai prénom.

---

### 3.

– Je vais vous dire une chose, a déclaré le petit bonhomme. J’aime bien savoir avec qui je traite. J’ai acquiescé en souriant. Pauvre abruti.

Si la médecine moderne acceptait de reconnaître la gravité réelle du Syndrome de l’Homme à Petite Taille, tous les manuels imprimeraient un portrait de Philip Curtis à côté de ceux de Mussolini, Staline et Attila, sans oublier le saint patron de tous les tyrans miniatures, Napoléon Bonaparte. La mesure pour ma part un mètre quatre-vingt-cinq, c’est vrai, mais je connais aussi des grands gaillards atteints de la maladie.

Le dénommé Philip Curtis était si petit et si ramassé que je me sentais capable de le soulever d’une main pour le catapulter par la fenêtre de mon bureau. Une solution qui me tentait pas mal, je dois l’avouer. Le crâne dégarni et luisant, il atteignait péniblement le mètre soixante-cinq et portait d’énormes lunettes à monture noire. Sûrement pour se donner un brin de prestance et faire oublier qu’il avait l’air d’une tortue bien emmerdée d’avoir perdu sa carapace.

La Patek Philippe à son poignet devait bien avoir soixante ans d’âge. Très instructif, comme détail. C’était le seul accessoire voyant qu’il arborait, et je comprenais qu’il s’agissait d’un héritage. De son père, probablement.

– Je me suis renseigné sur vous au préalable, a-t-il précisé avec un froncement de sourcils éloquent. Je dois admettre que vous êtes plus que discret.

– C’est ma réputation, en effet.

– Vous n’avez pas de site Web.

– Pas la peine.

– Pas de page Facebook non plus.

– Mon neveu a la sienne. Ça suffira ?

– Il y avait très peu d’informations sur Google, alors j’ai posé des questions autour de moi. Un profil original, apparemment. Vous avez fréquenté Yale, mais sans obtenir de diplôme. Deux stages d’étudiant chez McKinsey, si je ne m’abuse ?

– Simple erreur de jeunesse.

Il m’a gratifié d’un sourire de reptile, mais de *petit* reptile. Un gecko, par exemple.

– J’y ai moi-même travaillé.

– Et moi qui commençais à vous respecter...

– Ce qui m’échappe, c’est que vous avez plaqué l’université pour vous engager dans l’armée. Quelle idée saugrenue ! Les gens comme nous ne font jamais ça.

– S’inscrire à Yale ?

Il a eu l’air agacé.

– Ce nom de Heller, ça me rappelle quelque chose. Vous êtes le fils de Victor Heller, je me trompe ?

J'ai haussé les épaules, l'air de dire : « Touché. »

– Votre père était une véritable légende.

– Vous pouvez en parler au présent, il vit toujours. En prison pour un peu plus de vingt ans.

– Bien. Il s'est fait avoir en beauté, hein ?

– C'est ce qu'il raconte.

Mon père, Victor Heller, surnommé le Prince noir de Wall Street, purgeait actuellement une peine de vingt-huit ans de détention pour une série de délits financiers. Appliqué à lui, le terme de « légende » était un doux euphémisme.

– J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour votre père. Un pionnier dans l'âme. Malgré tout, suppose que vos clients potentiels doivent tiquer en apprenant qui vous êtes.

– D'après vous ?

– Vous me comprenez...

Il n'a pas achevé, pensant que j'avais saisi son propos. Pourtant je ne comptais pas le lâcher comme ça.

– Tel père, tel fils, c'est votre opinion ?

– À peu près, oui. Ça peut gêner certains, mais moi je n'y vois pas d'inconvénient. Au contraire, ça me laisse penser que vous ne serez pas très regardant sur les zones d'ombre. Les tracasseries juridiques, vous me suivez ?

– Je vois, oui.

Comme souvent, mon regard s'est tourné vers la vitre. J'aimais bien la vue sur High Street et l'océan tout au bout, avec les quais de Rows Wharf encadrés par le grandiose arc de marbre de l'italienne.

J'avais quitté Washington pour Boston quelques mois plus tôt, et j'avais eu la chance de trouver de bons locaux disponibles dans ce vieux bâtiment du quartier des affaires, une ancienne usine de tuyauterie en plomb. Vu de l'extérieur, il ressemblait beaucoup à un asile victorien pour nécessiteux, mais j'aimais bien l'intérieur, dont les volumes généreux, les murs de brique dépouillés, les hautes fenêtres cintrées et les conduites apparentes rappelaient constamment qu'il s'agissait d'une ancienne fabrique. L'atmosphère steampunk me plaisait. Parmi les autres occupants de l'immeuble, il y avait plusieurs cabinets de consulting, un expert-comptable et quelques modestes agences immobilières. Au premier étage, le restaurant « exotique » de tapas et sushis avait fait faillite, et il ne restait que le showrooom d'un marchand de tapis d'Orient.

Mes propres bureaux avaient abrité une ambitieuse société d'e-business qui n'avait rien fait du tout sinon de mauvaises affaires. La boîte avait coulé si vite que j'avais emporté la vente pour une bouchée de pain. Pressés de déguerpir, mes prédécesseurs avaient abandonné leurs superbes luminaires en verre et acier et quelques fauteuils haut de gamme.

Je me suis retourné lentement vers mon visiteur.

– En résumé, un membre de votre conseil d'administration colporte des rumeurs préjudiciables sur votre société. Et vous nous chargez de colmater la fuite, si je puis dire.

– Exactement.

– En d'autres termes, ai-je enchaîné avec mon plus beau sourire de connivence, vous nous demandez de faire des écoutes téléphoniques et d'entrer dans les boîtes e-mail.

– C'est vous le spécialiste, a-t-il répliqué avec un petit sourire suffisant. Je ne vais pas vous apprendre votre métier.

– Vous préférez fermer les yeux sur les détails, alors ? Ignorer le dessous des cartes.

– Dénégations vraisemblables... vous voyez ce que je veux dire.

– Naturellement. Vous savez, je suppose, que ce que vous nous réclamez est interdit par la loi.

– Écoutez, on est de grands garçons, vous et moi.

L'expression m'a donné envie de rire. C'était peut-être vrai pour moi, mais pas pour lui.

Ma ligne intérieure a sonné juste à ce moment-là. La voix rauque de Dorothy Duval, mon expert en informatique.

– C'est bon, tu avais vu juste. Il ne s'appelle pas du tout Philip Curtis.

– Je l'avais bien dit.

– Ça va, n'en rajoute pas.

– Ça t'apprendra à ne pas douter de ma parole.

– OK, je suis bloquée, là. Si tu as d'autres idées, envoie-moi un message et je vérifierai.

À en juger par son accent, le prétendu Philip Curtis avait forcément grandi à Chicago. Et la Patrice Philippe m'indiquait que son père était riche. J'avais remarqué par ailleurs l'étiquette de vol noire sur sa mallette Vuitton : il voyageait dans un avion en multipropriété dont il disposait pour tant d'heures par an, ce qui signifiait qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir le jet privé de ses rêves.

Je me souvenais vaguement d'avoir lu sur BizWire un article évoquant les déboires d'une entreprise familiale de Chicago.

– Vous voulez bien m'excuser quelques instants ? J'ai une urgence à régler.

J'ai tapé un message que j'ai envoyé à Dorothy. La réponse est arrivée en moins d'une minute : un extrait du *Wall Street Journal* copié sur ProQuest. J'ai compris en le parcourant que mon hypothèse était juste. J'avais eu assez récemment des échos de ce sordide imbroglio.

– Je vais vous dire ce qui me gêne, ai-je déclaré en me renversant dans mon fauteuil. Votre affaire ne m'intéresse pas du tout.

Abasourdi, il s'est tourné pour me faire face.

– Pardon ?

– Si vous avez fait correctement votre boulot, vous devez savoir que nous sommes une agence de renseignement privée. Je ne suis pas détective, je ne place pas les téléphones sur écoute, et je ne m'occupe pas non plus des divorces. Et pour finir, il n'y a pas écrit thérapie familiale.

– Familiale ?

– Sam, il s'agit incontestablement d'une embrouille familiale.

Deux petites taches roses étaient apparues sur ses pommettes.

– Mon nom est...

– Inutile d'insister. Ce n'est pas pour une fuite que vous venez me consulter. Vos problèmes de famille sont de notoriété publique. Vous alliez succéder à papa à la tête de la compagnie, quand vous vous êtes aperçu que vous étiez en pourparlers avec un private equity, et que vous projetiez une ouverture de capital et la revente de vos parts.

– Vous affabulez complètement.

Son père était un certain Jacob Richter, qui avait débuté en achetant un parking à Chicago, avant de fonder la plus grosse chaîne d'hôtels de luxe au monde. Plus de cent établissements cinq étoiles répartis sur une quarantaine de pays, deux compagnies de croisière, des centres commerciaux, des immeubles de bureaux et des investissements fonciers en pagaille. Sa société pesait dix milliards de dollars.

– Du coup, papa se met en rogne et décide de vous éjecter, et c'est la grande sœur qui devient à votre place l'héritière et le P-DG. Mauvaise surprise. Vous qui pensiez que c'était dans la poche... Mais vous n'avez pas l'intention d'en rester là, bien entendu. Puisque vous connaissez bien les entournures paternelles, vous pensez enregistrer une de ses magouilles immobilières, avec dessous-de-table à clé, et lui faire du chantage pour réintégrer votre place. Si ça, ce n'est pas un coup bas...

La figure de Sam Richter avait viré au cramoisi. Sur son crâne, deux veines saillantes palpaient fort que j'ai craint l'infarctus imminent.

– Qui vous a informé ? m'a-t-il demandé.

– Personne. J’ai seulement pris quelques renseignements au préalable. J’aime bien savoir avec qui fais affaire. Et je ne supporte pas qu’on me mente.

---

Richter s’est relevé lourdement en bousculant son siège – un Humanscale hors de prix laissé par précédent occupant – qui s’est écrasé par terre, imprimant une rayure bien visible dans le vieil parquet. Sur le seuil, il s’est retourné pour me lancer :

– Vous donnez beaucoup de leçons, pour quelqu’un dont le père est en prison pour escroquerie.

– Pas faux, ai-je concédé. Désolé de vous avoir fait perdre votre temps. Vous vous débrouillerez pour retrouver la sortie ?

Dorothy se tenait campée derrière lui, les bras croisés.

– Victor Heller était... une sale ordure ! a-t-il bafouillé avant de partir.

Et j’ai de nouveau corrigé :

– Il l’est toujours.

---

## 4.

– Alors comme ça, tu ne pratiques pas les écoutes téléphoniques, a ironisé Dorothy en entrant dans mon bureau.

– J’oublie chaque fois que tu entends tout. Ça finira par m’attirer des ennuis.

Nous étions convenus qu’elle pourrait assister à tous mes rendez-vous grâce à la caméra vidéo intégrée à l’énorme moniteur installé sur mon bureau.

– Disons que ce n’est pas dans mes habitudes.

– Arrête, tu paies des gens pour qu’ils le fassent à ta place.

– Parfaitement.

Elle m’a décoché un regard furibond.

– Bon sang, tu peux m’expliquer ce que ça veut dire ?

Dorothy et moi étions déjà collègues à Washington, chez Stoddard Associates, et je l’avais entraînée avec moi en partant m’installer à Boston. Sans être un génie de l’informatique, elle était excellente en analyse de données. Elle avait passé neuf ans à l’Agence pour la Sécurité nationale, et on ne peut pas dire qu’ils embauchent le premier venu. Même si elle détestait travailler pour eux, elle avait reçu une formation sérieuse. Et surtout, il n’y avait pas plus tenace que Dorothy : elle n’abandonnait jamais. De plus, elle était la loyauté en personne.

Avec son caractère bien trempé et son attitude directe et sans concessions, elle n’avait pas fait bon ménage avec l’Agence, mais à moi, ça me plaisait bien. Elle n’hésitait jamais à me contredire ni à me sortir mes quatre vérités, et je dois dire que j’aimais bien ça. Pas le genre de fille à se laisser marcher sur les pieds.

– Tu l’as entendu, je ne supporte pas les menteurs.

– Laisse tomber, on a besoin de travailler, et toi tu t’amuses à refuser des clients.

– C’est gentil de t’en soucier, mais tu n’as pas à t’inquiéter de nos rentrées d’argent. Ton salaire est assuré.

– C’est ça. Jusqu’à ce que la boîte mette la clé sous la porte parce qu’on ne couvre pas les frais. Pour la question que je retourne à Washington et que je supplie Stoddard de me reprendre.

– Ne te tracasse pas pour ça.

Malgré notre étroite collaboration, j’en savais très peu sur la vie personnelle de Dorothy – j’ignorais même ses préférences sexuelles. Je me gardais bien de lui poser des questions : chacun a droit à sa intimité.

Au physique, Dorothy était une superbe métisse aux yeux d’un noir brillant et au sourire éblouissant. Même si elle était rarement appelée à rencontrer nos clients, elle accordait énormément de soin à sa tenue. En ce moment, elle portait un chemisier en soie lilas, une jupe droite et des chaussures à bride à hauts talons. Sa coupe de cheveux ultracourte aurait paru bizarre sur n’importe qui d’autre, mais s

elle, c'était réussi. Ses créoles en émail et cuivre ornées de turquoises étaient aussi grandes que des Frisbees.

Autre chose que j'appréciais beaucoup chez Dorothy, c'était la somme de contradictions qui formaient sa personnalité. Fervente pratiquante – elle avait rallié l'AME Zion Church locale avant même de trouver un appartement à Boston –, elle entretenait pourtant un rapport très décontracté avec la religion. Elle possédait même suffisamment d'humour pour afficher dans son box le slogan JÉSUS EST MON AMI, MAIS C'EST BIEN LE SEUL.

– Je pense qu'on devrait faire des mises au point régulières, comme chez Stoddard. Et il faut absolument qu'on étudie de près les dossiers Entronics et Garrison.

– D'abord, j'ai besoin d'un café. Un vrai, pas la lavasse que prépare Jillian.

Jillian Alperin, notre secrétaire et réceptionniste, était une végétalienne militante. Elle exhibait une quantité de piercings, dont un à la lèvre, ainsi que plusieurs tatouages. Elle avait un papillon à l'épaule droite et j'en avais aperçu un autre au bas de ses reins. Fanatique de la cause écolo, elle avait banni du bureau tous les emballages en plastique et en polystyrène et ne jurait que par le tout biologique, le commerce équitable, l'élevage en plein air et le respect des animaux. Le café qu'elle commandait pour la machine était comme de juste produit par une coopérative de paysans rebelles du Chiapas, soucieux de développement durable. Il avait beau coûter aussi cher que de la cocaïne bolivienne, je crois que même un condamné à mort aurait refusé d'y toucher.

– Puisque tu fais le difficile, tu as un Starbucks sur le trottoir d'en face. Préparer le café n'entre pas dans mes fonctions, tu le sais bien.

– Loin de moi l'idée de demander.

La ligne intérieure a fait entendre sa discrète sonnerie.

– Un certain Marshall Marcus vous demande, a annoncé Jillian.

– Le Marshall Marcus ? s'est étonnée Dorothy. Le type le plus riche de Boston ?

J'ai confirmé.

– Essaie un peu d'envoyer promener celui-là, et je te botte le cul.

– À mon avis, il s'agit d'une question personnelle. Marshall, ça fait un bout de temps ! ai-je dit en prenant l'appareil.

– Nick. J'ai besoin de ton aide. Alexa a disparu.

---

## 5.

Marshall Marcus habitait à trois quarts d'heure de Boston, à Manchester-by-the-Sea sur le North Shore, une bourgade pittoresque et désuète dont le gratin de la ville avait fait dans le temps son lieu de villégiature favori. Il partageait avec Belinda, sa quatrième épouse, une gigantesque maison en pierre et bois perchée sur un promontoire qui surplombait les rochers déchiquetés de la côte. Entourée d'une large galerie, cette belle demeure comptait tant de pièces que la bonne devait être la seule personne à entrer dans certaines. La fille unique de Marshall, Alexa, était actuellement en pension et entrerait bientôt à l'université, et d'après ce qu'elle m'avait confié sur sa vie de famille, elle ne comptait plus fréquenter beaucoup la maison à l'avenir.

Même quand on avait quitté la route principale et que la maison de Marcus se profilait dans le lointain, il fallait encore dix bonnes minutes pour l'atteindre. La petite route côtière en lacets était bordée d'immenses « cottages » et de villas moins cossues, bâties après les années cinquante sur les parcelles cédées par de vieilles fortunes dont le patrimoine s'était émietté. Plusieurs résidences demeuraient entre les mains des patriciens déçus, descendants des Bostoniens « de souche », mais beaucoup menaçaient ruine. Les magnats de la finance et des nouvelles technologies avaient fait main basse sur la plus grande partie.

S'il était le plus fortuné des nouveaux riches, Marshall Marcus n'était pas le plus récent. D'origine modeste, il avait grandi sur Blue Hill Avenue à Mattapan, dans le quartier populaire juif. Comme son oncle possédait un casino dans l'Ouest, il avait appris tout jeune à jouer au black-jack. Constatant très vite que l'établissement avait toujours un avantage, il mit au point toutes sortes d'astuces pour le comptage des cartes. Titulaire d'une bourse pour le MIT, il s'initia au Fortran sur un des mastodontes IBM de la taille d'un immeuble, et utilisa intelligemment Big Iron, comme on appelait les ordinateurs de l'époque, pour optimiser ses chances de gains au black-jack.

Si l'on en croit la légende, il réussit à ramasser 10 000 dollars en un seul week-end à Reno. Il ne fallut pas long à comprendre que s'il appliquait la méthode aux marchés financiers, son avenir était assuré. Il ouvrit donc un compte de courtage avec l'argent de sa bourse et termina ses études millionnaires après avoir inventé une formule d'investissement alambiquée qui prenait en compte les options, l'arbitrage et les produits dérivés. Pour finir, il perfectionna son algorithme, fonda un hedge fund et rafla plusieurs millions de dollars.

Ma mère, qui a travaillé pour lui pendant des années, a tenté un jour de m'expliquer, mais je suis vraiment fâché avec les maths. Tout ce qui m'intéresse chez Marshall Marcus, c'est qu'il a tendu la main à maman dans une période critique.

Quand nous sommes partis à Boston après la disparition de mon père – informé de son arrestation prochaine, il avait choisi la fuite –, nous étions absolument fauchés. Sans revenus ni logement, nous avons dû emménager chez ma grand-mère à Malden, dans la banlieue de Boston. À court d'argent, nous



mère s'est fait embaucher comme secrétaire par Marshall Marcus, un ami de mon père, et a fini comme assistante de direction. Elle adorait son travail, et il l'a toujours traitée avec beaucoup d'égards, sans parler du salaire plus que généreux qu'il lui versait. Même quand elle a eu pris sa retraite, il a continué à lui envoyer de somptueux cadeaux de Noël.

En dépit de ses liens d'amitié avec mon père, j'appréciais énormément Marcus. Le bougre attirait spontanément la sympathie, on n'y pouvait rien. Convivial, drôle, attentionné, c'était un homme aux goûts et appétits démesurés, qu'il s'agisse de bonne chère, de grands crus, de cigares ou de femmes.

La propriété n'avait pas du tout changé depuis ma dernière visite : le court de tennis en terre battue, la piscine olympique avec vue sur l'océan, l'ancienne remise à voitures au bas de la colline... La seule nouveauté visible était la guérite du gardien. Une barrière autolevante coupait l'accès au petit chemin. Le vigile s'est approché pour vérifier mon identité et a consulté mon permis de conduire.

Étrange. Malgré sa fortune ahurissante, Marcus n'avait jamais été un de ces millionnaires reclus qui se retranchent derrière les murs d'une résidence sécurisée. Il s'était passé quelque chose.

Le gardien m'a laissé entrer et j'ai emprunté l'allée en demi-cercle pour me garer pile devant la maison. En descendant de voiture, je n'ai pas tardé à repérer une batterie de caméras discrètement éparpillées sur les lieux.

J'ai traversé le large porche et sonné à la porte. Au bout d'une minute, elle s'est ouverte sur Marcus qui tendait vers moi ses bras courtauds, le visage éclairé d'un sourire.

– Nicky ! s'est-il exclamé, employant le diminutif affectueux qu'il me réservait.

Poussant la porte grillagée, il m'a serré dans ses bras à m'étouffer. J'ai noté qu'il avait encore pris de l'embonpoint, et qu'il avait changé de coiffure. La dernière fois que je l'avais vu, il avait le crâne passablement dégarni et portait les cheveux longs dans le cou. Aujourd'hui, une teinture brun rouille camouflait les cheveux grisonnants, et les mèches du dessus avaient miraculeusement repoussé. Un miracle ou des implants de qualité ?

Il avait passé un peignoir bleu marine sur son pyjama, et les cernes sous ses yeux trahissaient son âge et son épuisement.

Après m'avoir libéré, il m'a repoussé du bout des doigts et a reculé pour me dévisager.

– Toi, alors, tu te bonifies avec le temps. Tu fais toujours aussi jeune. Avoue, Nick, tu as signé un pacte avec le diable ? Tu caches un portrait de toi en *alter kaker* dans ton grenier ?

– Pas de grenier chez moi, j'habite en ville.

– Et tu n'es pas marié, dis-moi ?

– J'ai réussi à esquiver.

Il m'a tapoté gentiment la joue.

– Un *punim* comme toi, il doit attirer les filles comme des mouches, hein ?

Marshall s'efforçait bravement de feindre son entrain habituel, mais il avait du mal à donner un change. Il a passé un bras autour de ma taille – il était trop petit pour me prendre par l'épaule.

– Merci d'être venu, mon ami. Merci beaucoup.

– C'est normal.

– Elle est nouvelle ? a-t-il demandé en désignant ma voiture.

Je conduisais une Land Rover Defender 110, une espèce de cube sur roues quasiment indestructible. Les sièges sont durs comme du bois et les vitres se baissent à la main, le confort est rudimentaire et le moteur ronfle bruyamment au-dessus des cinquante à l'heure, mais de toutes les voitures que j'ai eues, c'est celle que j'ai préférée.

– Je l'adore. J'en en ai conduit une dans le Serengeti, en safari. Dix jours, on est restés. Avec Annelise et Alexa. Les filles, elles ont détesté l'Afrique, tu t'en doutes. Elles n'arrêtaient pas de ronchonner à cause des insectes, des animaux qui puaien...

Le sourire s'est brusquement envolé et ses traits se sont affaissés, comme s'il n'en pouvait plus...

simuler. Une expression de souffrance a crispé son visage.

– Nick, a-t-il murmuré. Je suis malade de trouille.

---

---

## 6.

– Depuis quand tu n’as pas eu de nouvelles ?

Nous étions assis dans de confortables fauteuils négligemment recouverts de plaids écrus, dans la seule pièce du rez-de-chaussée qui semblait avoir un quelconque usage : une pièce en L cuisine-salle à manger jouissant d’une vue spectaculaire sur la côte rocheuse que venaient lécher les vagues gris acier de Cape Ann.

– Hier soir elle est partie pour Boston, disant qu’elle rentrait en fin de soirée. Belinda en a conclu qu’elle serait là vers minuit, un peu plus tard si elle s’amusait bien.

– À quelle heure a-t-elle quitté la maison ?

– En début de soirée, je crois. J’étais sur le chemin du retour.

Marcus Capital Management occupait tout un étage d’un des nouveaux immeubles de Rowes Wharf que j’apercevais depuis un angle de mon bureau. Quand maman travaillait pour lui il finissait toujours très tard, et c’était sûrement encore le cas. Une voiture l’emmenait à Boston tous les matins et le reconduisait chaque soir.

– Elle était déjà partie quand je suis arrivé.

– Qu’est-ce qu’elle allait faire à Boston ?

Il a poussé un long soupir qui ressemblait à une plainte.

– Elle, tu sais, elle ne pense qu’à sortir faire la fête. Toujours en vadrouille, dans les discothèques et tout ça.

Ça faisait des lustres que je n’avais plus entendu le mot « discothèque ».

– Elle a pris sa voiture, ou elle s’est fait accompagner ?

– Non, c’est elle qui conduisait. Elle adore ça. Elle a passé le permis le jour de ses seize ans.

– Elle avait rendez-vous ? Avec un garçon, éventuellement ?

– Non, elle avait prévu de rejoindre une copine. Alexa ne sort pas avec des garçons, Dieu merci. Du moins pas encore, pour autant que je sache.

Apparemment, Alexa était plus que discrète sur sa vie sociale.

– Elle a précisé où elle devait se rendre ?

– Non, elle a seulement dit à Belinda qu’elle allait retrouver quelqu’un.

– Mais pas un garçon.

– Je te dis que non, s’est impatienté Marcus. Des amis, ou une copine. Elle a dit à Belinda...

Marcus a secoué la tête, les lèvres tremblantes, et a plaqué une main sur ses yeux avec un grand soupir.

– Et Belinda, ai-je poursuivi sans le brusquer, où est-elle en ce moment ?

– Elle se repose à l’étage. Ça la rend malade, cette histoire. C’est un coup dur, pour elle. Belinda n’a pas fermé l’œil de la nuit, elle est à bout. Elle se fait des reproches.

– À quel sujet ?

– ~~Parce qu'elle a laissé sortir Alexa, qu'elle n'a pas posé assez de questions...~~ Elle n'y peut rien elle, c'est pas le beau rôle d'être la belle-mère. Quand elle essaie d'imposer une règle, Alexa lui rent dedans, elle se fait traiter de marâtre. C'est injuste, Belinda l'adore, elle tient à elle comme à propre fille.

J'ai attendu quelques secondes pour demander :

– Je suppose que tu as appelé son portable.

– Un bon million de fois, si tu veux savoir. J'ai même téléphoné chez ta mère, au cas où elle aura dormi chez Frankie pour éviter de prendre le volant en pleine nuit. Tu sais qu'elle adore Francine.

Ma mère habitait un appartement à Newton, nettement plus proche de Boston que Manchester-by-the-Sea.

– Penses-tu qu'il lui est arrivé quelque chose ?

– Évidemment, qu'il lui est arrivé quelque chose ! Elle ne filerait pas comme ça sans prévenir !

– Marshall, c'est tout à fait normal que tu t'inquiètes, mais n'oublie pas qu'Alexa a des antécédent

– C'est du passé, tout ça, de l'histoire ancienne. Elle s'est calmée.

– Peut-être, mais ce n'est pas certain.

---

## 7.

Quelques années plus tôt, Alexa avait été enlevée sous les yeux de sa mère Annelise, la troisième épouse de Marcus, sur le parking du centre commercial de Chestnut Hill.

Pendant on ne lui avait fait aucun mal. Ses ravisseurs lui avaient fait faire un tour en voiture avant de la déposer quelques heures plus tard sur un autre parking, à l'autre bout de la ville. Alexa a affirmé par la suite qu'elle n'avait subi aucune violence sexuelle, version corroborée par l'examen médical. Ils ne lui avaient pas non plus adressé de menace – en fait ils ne lui avaient pas parlé du tout.

L'affaire n'avait jamais été éclaircie. Les coupables avaient-ils pris peur ou simplement changé d'avis ? Ce n'était pas exclu. Vu la fortune de Marcus, il pouvait s'agir d'un kidnapping qui avait tourné court. C'était tout au moins mon hypothèse. La mère d'Alexa était partie peu de temps après déclarant à Marcus qu'elle ne supportait plus de partager sa vie. L'enlèvement d'Alexa avait peut-être hâté sa décision.

On n'en saura jamais davantage, puisqu'elle est décédée l'an passé d'un cancer du sein. Suite à cet épisode, Alexa avait beaucoup changé, et on ne peut pas dire qu'elle ait été avant ça une adolescente épanouie et facile à vivre. Son comportement rebelle s'était accentué, elle fumait à l'école et ne respectait pas les horaires, collectionnant les ennuis en tout genre.

Quelques mois après ces événements, ma mère m'a appelé un jour à Washington – je travaillais pour la Défense à cette époque – et m'a prié de me rendre dans le New Hampshire pour avoir une discussion avec Alexa, pensionnaire à Exeter.

Je l'ai trouvée au stade, et j'ai passé un moment à la regarder jouer au hockey. Même si elle ne serait pas considérée comme une sportive, elle évoluait avec grâce et souplesse sur le terrain et mettait dans son jeu une profonde concentration, qualité rare chez un joueur.

La conversation n'a pas été facile, mais comme je n'étais pas son père et qu'elle éprouvait pour moi une mère une affection inconditionnelle, j'ai fini par vaincre ses réticences. Elle n'avait pas encore réussi à évacuer la terreur de l'enlèvement. Je lui ai expliqué que c'était tout à fait naturel et que je ne m'inquiéterais pour elle si l'expérience ne l'avait pas traumatisée. La méfiance était un atout inestimable.

Alexa semblait me soupçonner de vouloir la manipuler, mais j'étais on ne peut plus sérieux en lui parlant ainsi. La méfiance nous aide à nous défendre. Comme je le lui ai expliqué, la peur est un instinct infiniment utile qui joue le rôle de signal d'alarme en présence du danger. À charge pour nous d'en tenir compte. Je lui ai même offert un livre sur le « don de la peur », bien que je doute qu'elle l'ait lu.

Je lui ai dit aussi qu'en plus d'être une fille, elle était belle et riche, ce qui lui faisait trois handicaps. Après lui avoir appris à repérer les signaux de danger, je lui ai enseigné les bases de l'autodéfense des rudiments d'arts martiaux. Avec ça, les étudiants éméchés n'avaient qu'à bien se tenir.

Plus tard, je l'ai conduite dans un dojo de la banlieue de Boston pour l'initier aux techniques de Bujinkan. Je devinais que cette discipline lui ferait beaucoup de bien, qu'elle lui donnerait confiance en elle tout en l'aidant à extérioriser sagement l'agressivité accumulée. Si je rentrais à Boston pendant ses vacances scolaires, je n'oubliais jamais de l'entraîner. Petit à petit, nous avons commencé à parler.

Malgré tout, je n'ai pas obtenu le résultat espéré. Elle continuait à boire, à fumer et à multiplier les écarts de conduite, si bien que Marcus a décidé de l'inscrire pour un an dans une école spécialisée. Entre le choc de l'enlèvement et le départ précipité de sa mère, il était difficile de savoir ce qui l'avait perturbée le plus. Peut-être l'adolescence, tout simplement.

– C'est quoi, ce système de sécurité ? Il n'y était pas la dernière fois que je suis venu.

– Les temps ont changé, a admis Marcus après une hésitation. Les détraqués courent les rues, et moi je suis encore plus riche. J'ai eu droit à un article dans *Newsweek*, *Forbes*, *Fortune*, les infos sur câble... On ne peut pas dire que je me fasse discret.

– Tu as reçu des menaces ?

– Tu veux savoir si un type armé m'a abordé sur State Street en menaçant de me faire sauter la cervelle ? La réponse est non, mais je préfère prendre les devants.

– Simple précaution, si je comprends bien.

– Tu me reproches d'être trop prudent ?

– Bien au contraire. Je veux juste savoir si un incident précis t'a alerté – une effraction, par exemple, qui t'aurait poussé à renforcer la sécurité.

– C'est moi qui l'y ai obligé, a coupé une voix de femme.

Belinda Marcus venait de faire son entrée dans la cuisine. Une blonde grande et mince, superbe maquette glaciale, la quarantaine admirablement conservée à coups de Botox, de collagène et de mini-lifting. Sa tenue était entièrement blanche : un corsaire moulant et un haut en soie décolleté avec de larges bretelles qui ressemblaient à des origamis, et dont le bustier à surpiqûres mettait en valeur les seins menus mais ronds. Elle marchait pieds nus, les ongles peints en corail.

– C'était de la folie qu'un homme comme Marcus n'emploie pas de vigiles. Quelqu'un qui pèse aussi lourd que lui, qui est aussi en vue ? On est des cibles de choix. Sans parler de ce qui est arrivé à Alexa.

– Belinda, ça s'est passé dans un centre commercial ! Elles sortaient du cinéma. Bon Dieu, on aurait eu un bataillon armé autour de chez nous que ça n'aurait rien changé !

– Tu ne m'as pas présentée à M. Heller, a souligné Belinda en me tendant une main aux ongles couleur corail.

Sa main était froide et osseuse. Elle possédait la beauté inexpressive de ces bimboes que les hommes exhibent comme des trophées, et parlait avec l'accent suave des gens du Sud, qui évoque toujours le thé glacé et le mint julep.

– Nick, ai-je dit en me levant.

À son sujet, je savais uniquement ce que m'avait raconté ma mère : Belinda Jackson avait été hôtesse de l'air chez Delta Airlines, et elle avait rencontré Marcus au bar du Ritz-Carlton d'Atlanta.

– Excuse mon impolitesse, a fait Marshall sans quitter son fauteuil. (Et il a ajouté pour la forme à Nick, voici Belinda. Belinda, Nick. Elle est pas belle, ma femme ?

Son grand sourire satisfait a révélé des dents couronnées, qui venaient s'ajouter à sa nouvelle coiffure. Jusque-là, Marshall ne s'était jamais soucié de son apparence, et j'ai pensé que tous ces efforts répondaient à son sentiment d'insécurité face à une femme si jeune et si séduisante. Au fond, c'était peut-être elle qui l'avait motivé pour ce petit ravalement.

Belinda a levé les yeux au ciel, la tête inclinée de côté, avec une expression timide et modeste.

– Tu as proposé quelque chose à manger à M. Heller ?

– Merci, ce n'est pas la peine.

– Je suis un hôte pitoyable ! a repris Marcus. Qu'est-ce que je deviendrais sans Belinda ? Un véritable sauvage. Tu prendras un sandwich, Nicky ?

– Non, je t'assure, ça ira.

– Un café, peut-être, a offert Belinda.

– Avec plaisir.

D'un pas aérien, elle s'est dirigée vers l'îlot central en stéatite et a branché la cafetière électrique. Son pantalon ajusté soulignait la forme de ses fesses. Il était évident qu'elle passait beaucoup de temps à faire de l'exercice, sûrement sous la houlette d'un coach, avec une attention particulière pour les fessiers.

– Je ne suis pas très forte pour le café, mais j'ai un instantané excellent, a-t-elle annoncé en montrant un paquet en alu.

– Finalement, je n'en prendrai pas. J'ai eu ma dose de caféine pour aujourd'hui.

Belinda s'est retournée brusquement.

– Nick, il faut que vous la retrouviez. (Elle s'est rapprochée à pas lents.) Il le faut absolument, vous en prie.

J'ai remarqué qu'elle venait de se maquiller et n'avait pas du tout la mine de quelqu'un qui a passé une nuit blanche. Contrairement à son mari, elle avait l'air frais et dispos, comme si elle venait de s'accorder une bonne sieste. Son gloss rose était parfaitement appliqué. J'avais assez d'expérience de femmes et du maquillage pour savoir qu'aucune n'est aussi pimpante au saut du lit.

– Alexa vous a dit avec qui elle avait rendez-vous ?

– Je... on ne peut pas dire qu'elle me fasse des confidences. Je ne suis que sa belle-mère, vous savez ?

– Elle t'aime beaucoup. Simplement elle ne le sait pas.

– Mais vous lui avez quand même posé la question ?

– Bien sûr que oui ! s'est récriée Belinda, indignée.

– Elle a donné une heure de retour ?

– Disons que j'ai tablé sur minuit, mais elle ne supporte pas que je la questionne. Elle prétend que j'infantilise.

– Ça fait tard, minuit.

– Pour les jeunes, ce n'est que le début de la soirée.

– D'accord, mais il me semblait que les moins de dix-huit ans n'étaient pas autorisés à conduire après minuit, à moins d'être accompagnés par un parent. S'ils se font prendre, ils encourent un retrait de permis de deux mois.

– Ah, bon. Je l'ignorais.

Selon moi, Alexa n'aurait jamais pris le risque de perdre son permis de conduire, et l'autonomie qu'il représentait. Et puis ça ne ressemblait pas à Belinda de ne pas se tenir au courant des réglementations, elle si attentive aux détails, qui prenait la peine de se peindre les lèvres avant de rencontrer, alors qu'elle aurait dû être dans tous ses états après la disparition de sa belle-fille.

– Vous avez une idée de ce qui a pu se passer ?

– Pas du tout, a-t-elle assuré en levant les mains. (Elle a tourné vers Marshall un regard désespéré.) Nous n'en savons rien ! Nous voulons juste que vous la retrouviez !

– Vous avez prévenu la police ?

– Bien sûr que non ! a protesté Marcus.

– Qu'est-ce que ça veut dire : « Bien sûr que non » ?

– La police ne nous servira à rien, a argué Belinda. Ils vont venir prendre notre déclaration en no

demandant d'attendre vingt-quatre heures, et puis ce sera une affaire classée.

– ~~Mais Alexa n'a pas dix-huit ans. La police prend très au sérieux les disparitions de mineurs. Je~~  
vous conseille de les avertir sans tarder.

– Nick, c'est à toi que je demande de retrouver ma fille. Pas aux flics. Je t'ai déjà réclamé ton  
service ?

– Je vous en supplie, a renchéri Belinda. Si vous saviez comme je l'aime. Je ne supporterai pas qu'il  
lui arrive quelque chose.



- [\*\*download online Crushing Small Stakes Poker Tournaments \(Volume 1\) for free\*\*](#)
- [download 397 Ways To Save Money pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [download online Exposed \(Maggie O'Dell\)](#)
- [What We Talk About When We Talk About Love / Beginners \(Vintage Shorts Series\) pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [click The Rise: Creativity, the Gift of Failure, and the Search for Mastery book](#)
  
- <http://www.1973vision.com/?library/Crushing-Small-Stakes-Poker-Tournaments--Volume-1-.pdf>
- <http://flog.co.id/library/397-Ways-To-Save-Money.pdf>
- <http://transtrade.cz/?ebooks/The-Private-Memoirs-and-Confessions-of-a-Justified-Sinner--Canongate-Classics-.pdf>
- <http://www.1973vision.com/?library/Art-of-Product-Design--Changing-the-Way-Companies-That-Make-Things-Work.pdf>
- <http://www.experienceolvera.co.uk/library/C---Without-Fear--A-Beginner-s-Guide-That-Makes-You-Feel-Smart--2nd-Edition-.pdf>